

Antoine Solaire

La Bande des vilains petits canards

Comédie

*À Théa et Clara, les étoiles de mes nuits.
À mon papa, ce héros ordinaire,
qui n'a jamais hésité à mouiller la chemise
pour faire vivre le rock'n'roll le dimanche.*

*À toi, à moi et à nous, les Vilains Petits Canards,
qui ne savons pas où nous finirons
mais n'oublierons jamais d'où nous venons.*

Ils descendent l'artère principale du village, montés sur leurs engins rutilants. Créatures couvertes de cuir, de piercings et de tatouages, les motards ont rendez-vous ce soir pour déchaîner leur public avec les accords mythiques du rock'n'roll.

Jouent-ils à l'Olympia ? Au Parc des Princes ou au Stade de France ? Non, ils sont en route pour donner de la joie aux résidents d'une maison de retraite dans un minuscule village niché au cœur des volcans d'Auvergne.

Vous aimeriez savoir comment tout ça a commencé ? Alors, suivez la trace des Vilains Petits Canards.

I

Présentations

Ils viennent de débarquer dans le hall d'entrée de nos bureaux. Nous sommes un lundi matin pluvieux de septembre comme seule la Picardie sait en fournir. La scène est impressionnante. Cinq hommes et deux femmes complètement détrempés, bardés de cuir, transpercés de piercings, couverts de tatouages et de barbes, viennent de franchir le seuil de l'agence Pôle Emploi de Laon, gentille bourgade de trente mille habitants. Ça a produit son petit effet.

Mentalement, je tente d'immortaliser la figure apeurée de mon vicieux de directeur, Arnaud, au moment où le plus grand d'entre eux appuie son doigt sur la sonnette d'accueil. Un doigt de la taille d'une baguette de pain *Marie Blachère*... Arnaud est devenu blanc comme un linge. Celui qui, d'habitude, me parle mal et joue au mâle dominant dès que l'occasion se présente se fait tout petit.

— Tu... Tu peux aller voir ce qu'ils veulent ? me demande-t-il.

Ben voyons, bien sûr que je vais y aller. J'y vais même de ce pas. De toute façon, ma vie est tellement décevante qu'un coup de chaise bien placé derrière la nuque arriverait presque à me soulager. Et puis, ça me donnera quelque chose de neuf à raconter aux collègues pendant les prochaines pauses. Ça fait au moins six mois que les filles de l'agence blablatent sur les mêmes histoires.

Bon, je m'égare, mais c'est normal, je suis un peu aigri. Je m'appelle Florent, j'ai 30 ans. Mon surnom, au *Club Med*, c'était Belmondo. J'étais G.O jusqu'à l'an dernier, quand j'ai raccroché les gants pour Cynthia. Finalement, Cynthia m'a largué pour Dylan, son coach sportif, un beauf avec de gros biscoteaux et des pecs de taureau de Camargue. Elle m'avait juré que je n'avais rien à craindre. Aucun souci. Sauf que s'envoyer en l'air dans les douches après chaque séance, j'appelle tout de même ça un souci. Pour elle, ce n'était qu'un « dérapage ». Mais moi, quand je dérape, je me casse la figure dans les escaliers du centre-ville et ça fait marrer les passants. Je ne trébuche pas *dans* quelqu'un. Bref...

J'ai bien sûr fait des pieds et des mains pour réintégrer le *Club Med*, mais avec la crise, les places sont devenues chères... Tu

m'étonnes ! Être payé au-dessus du SMIC en étant nourri, logé et blanchi pour amuser les gens dans des coins somptueux, c'était une affaire. Heureusement, j'avais quand même validé quelques diplômes avant d'aller m'éclater dans les clubs, dont une licence d'insertion professionnelle, l'un des métiers les moins cools du XXI^e siècle, après celui d'huissier, bien entendu. Il faut dire aussi que ça recrute pas mal dans le secteur, et puis on ne va pas se mentir, il faut bien manger.

Pour revenir à ce fameux coup de sonnette, il semble bien que je viens d'être affecté d'office au rôle de préposé à l'accueil ce matin. Je quitte donc mon bureau pour rejoindre le géant barbu à l'accueil.

— Bonjour, monsieur, je peux vous aider ?

— Et comment ! me répond le type.

Il me fait penser au frère jumeau d'Hagrid, le demi géant concierge de *Poudlard*.

— Je m'appelle Florent, je suis conseiller Pôle Emploi et je vous écoute.

— Mes collègues et moi, on vient de se faire licencier. Fermeture définitive de l'usine. On nous a dit de nous adresser ici. Alors, nous voilà.

Je jette un coup d'œil vers mon directeur qui se planque courageusement derrière le photocopieur. Mes trois collègues blablateuses, elles, semblent brusquement passionnées par leurs dossiers. Huguette se jette la tête la première dans le protocole d'accueil des nouveaux demandeurs d'emploi. Martine fouille frénétiquement dans l'un des tiroirs de son bureau, probablement à la recherche de sa bonne foi. Rosie, enfin, sprinte vers les toilettes avec la fougue de quelqu'un qui regrette d'avoir mangé indien dans un boui-boui peu au fait des normes d'hygiène en vigueur. Si je ne prends pas en main l'affaire, ils sont mal barrés, mes *Hell's Angels* locaux. Je me lance :

— Vous voulez bien me suivre ? On va faire le point pour chacun de vous.

Le géant prend aussitôt une mine déconfite. L'une des deux femmes se lève et le rejoint au comptoir d'accueil pour lui porter secours. Et paf ! Dans ma tête, c'est le flash. Ses yeux noirs brillent plus fort que l'étoile du berger une nuit sans lune. Ma pauvre âme irait jusqu'au bout du monde pour suivre cette lueur flamboyante.

Oh, la vache, quel coup de foudre, mes amis ! Le plus violent depuis l'acquisition de ma première *Playstation* en 1994. La comparaison peut vous paraître stupide, pourtant, je ne crois pas qu'elle le soit. On n'aime jamais aussi fort que lorsqu'on est enfant. On se concentre sur l'essentiel, le brut, le direct, on tient ses soucis à l'écart – de toute façon, on n'en a pas vraiment – et on balance tout son amour dans les autres, dans les jeux, dans la vie. Pour résumer, je vis un moment aussi électrisant que lors de ma première partie avec ma *Playstation*. Je suis tout à la fois piqué, émoustillé, excité, tout ça multiplié au moins par cent.

Ma future femme – mais elle ne le sait pas encore – s'approche de moi et prend la parole.

— Bonjour. Moi, c'est Lily-Rose. Excusez-les. C'est qu'ils bossent ensemble depuis plus de vingt ans. Ils ne sont pas habitués à être séparés. Pouvez-vous faire l'effort de les prendre par petits groupes ? En plus, ça vous ferait gagner du temps.

Mon cerveau bloque sur son prénom. Lily-Rose... Qu'est-ce que c'est beau ! Elle est tatouée et toute de noir vêtue. Elle a adopté un style gothique mais je sens chez elle un certain sens de l'esthétique. Malgré les clous vissés sur son blouson en cuir, la boucle argentée qui pend sous son adorable nez et le rouge à lèvres couleur prune appliqué sur sa bouche charnue, je ne la trouve ni vulgaire ni bizarre. Lily-Rose... Quel chien !

— Vous avez fait un malaise ou vous êtes juste super lent à la détente ?

Elle me glisse un clin d'œil pour faire passer le piquant de la vanne. Je fonds, et je réponds :

— D'accord, pas de souci. Mais pas plus de trois personnes à la fois sinon l'entretien ne sera pas constructif...

— Ok, merci !

Je vais donc recevoir un trio et deux duos. C'est le trio qui démarre, un collectif de géants auquel s'est joint le demi-frère d'Hagrid. D'emblée, ils insistent pour que je les appelle par leurs sobriquets. Soit : Riri, Fifi et Loulou. Les trois petits-neveux de Donald Duck ! Je ne peux m'empêcher de me marrer, ce qui les fait rire à leur tour. Dans le trio, personne ne doit peser moins de cent kilogrammes. C'est dire !

Au fur et à mesure de l'entretien, on apprend à mieux se connaître, on s'apprivoise et le courant passe. Je découvre qu'ils sont bien moins asociaux que leur dégainé ne pourrait le laisser croire. Des plaisanteries plus ou moins politiquement correctes fusent à la vitesse de la lumière au sein du trio. Loulou rit si fort et de si bon cœur que j'ai sa glotte en visuel à tout bout de champ. Fifi, lui, imite notre président de la République avec un talent qui me fait hésiter un instant à positionner son dossier dans la case des artistes. Malgré la précarité de leur situation, leur joie de vivre semble inébranlable.

Les trois hommes portent des rides d'expression marquées, des tatouages ras-la-gueule, une queue de cheval, des piercings aux oreilles, des blousons de cuir, des jeans délavés et des santiags impeccablement entretenues. Ils m'expliquent leur situation. L'usine de production de pièces mécaniques dans laquelle ils travaillaient vient de fermer définitivement ses portes. Les patrons se sont fait la malle en Pologne avec le capital. Les charges sociales françaises étaient trop élevées à leur goût. Malgré leur implication et leur savoir-faire, les salariés de la boîte n'ont pas retrouvé de repreneur sérieux. Bien entendu, aucun n'a le capital pour investir. Leur rêve aurait été de racheter l'usine, devenir leur propre patron en l'ouvrant sous forme de SCOP où chaque salarié aurait pu être à la fois actionnaire et dirigeant de l'entreprise. Un doux rêve, quand on n'a pas d'oseille.

Riri m'apparaît bientôt comme le leader du trio. Si les trois hommes prennent la parole tout au long de l'entretien, c'est clairement lui qui tient les rênes. Je lui demande :

— Vos compétences ne pourraient-elles pas être transférées sur une nouvelle activité ? Ou dans une autre usine ?

Riri prend le temps de la réflexion.

— Ben, je ne vous l'apprends pas, finit-il par répondre, c'est pas de la tarte de bosser dans la région. On est pas mal sinistrés. On n'a pas un rond pour reprendre l'affaire et franchement, à part travailler à la chaîne, on ne sait pas faire grand-chose d'autre... Et là, sur le créneau, à part déménager en Pologne et bosser comme des forçats pour survivre, je ne vois vraiment pas...

— Je comprends. On va se débrouiller. Des solutions, il y en a toujours.

Je leur demande de m'envoyer par e-mail leur CV ainsi qu'une lettre de motivation. Fifi ne sait pas ce qu'est un CV. On n'est pas sorti du sable. Je les rassure une nouvelle fois : on va se débrouiller. Je conclus l'entretien en les priant de faire entrer le prochain groupe. Le premier duo. Un couple, visiblement, la cinquantaine. Elle s'appelle Dalila et lui Pitbull. À l'annonce du prénom, ou plutôt du surnom de Monsieur, je ne réussis malheureusement pas à conserver le flegme que tout conseiller Pôle Emploi qui se respecte se doit d'avoir. Ma mine ahurie fait réagir le pitbull.

— Bon, ok, mon vrai prénom, c'est François. Mais je ne me suis pas fait tatouer ça pour rien !

Joignant le geste à la parole, il relève la manche de son blouson en jean et exhibe avec fierté un vieux tatouage vert qui représente effectivement un pitbull. Dalila lève les yeux au ciel mais reste silencieuse. Je sens que l'ambiance est tendue entre les deux. Je n'insiste pas et recentre le sujet sur leur situation professionnelle.

— Elle est aussi merdique que celle des collègues, m'indique tout net Pitbull.

De mémoire d'homme, je n'ai jamais vu un type avec un air si sympathique. Il me fait penser à Jacques Brel, c'est dire ! Dalila, elle, est magnifique. On dirait une version gothique de Carmen, l'héroïne de l'opéra de Bizet. Elle a du chien, de grands yeux sombres, une peau bronzée d'Espagnole et de longs cheveux noirs ondulés. En clair, elle est tout bonnement resplendissante. Son charme ne laisse probablement personne indifférent... Moi compris, pour être honnête. Je crois comprendre pourquoi Pitbull se trémousse d'anxiété sur sa chaise. Le pauvre homme est assis à côté d'une bombe sensuelle. Nous échangeons un moment sur leur parcours et envisageons le présent et l'avenir. Dalila m'indique qu'ils vont bientôt divorcer. De grosses larmes se bousculent aussitôt dans les yeux de Pitbull. Il hoche la tête en signe d'impuissance. Elle fait mine de ne pas voir que son futur ex-mari est en train de pleurer. Elle enfonce même le clou lorsqu'elle ajoute :

— C'est pour ça qu'il nous faut retrouver rapidement du boulot. On devra bientôt devoir compter l'un sans l'autre.

Pitbull étouffe un hoquet mais reste silencieux, digne. J'ai envie de prendre ce gros balourd dans mes bras pour le consoler. En bref,

moi qui m'attendais à vivre un truc fun, quelque chose qui me sorte un peu de mon quotidien, je suis en plein remix des *Misérables* de Victor Hugo, version bikers. Je tente de les rassurer comme je peux et leur demande de faire entrer le dernier groupe. Celui de Lily-Rose !

Elle entre dans mon bureau en compagnie d'un homme à la mine patibulaire. Je les salue tous les deux mais elle seule me répond :

— Moi, je me suis déjà présentée. Le faux méchant, à côté, c'est Franck, alias Beethoven. Mon père.

Ce dernier consent à envoyer un signe de la main dans ma direction. Manifestement de mauvaise grâce. Je comprends dans la foulée qu'il doit être sourd et malentendant.

— Il est sourd comme un pot mais c'est un incroyable musicos, reprend Lily-Rose, comme si elle avait deviné mes pensées.

— C'est chouette.

Sans blague ! Comment ai-je pu utiliser une expression aussi minable et déjà ringarde dans les années 1990 ? J'essaie de me ressaisir mais je rougis. Je pense que Lily-Rose s'en est aperçue mais elle n'essaie pas de me déstabiliser. Je ne la quitte pas des yeux malgré ma gêne. Elle a un style qui décoiffe. Elle porte un blouson de cuir, un jean troué et des rangers jaune pétard. Une apparence un peu hard qui, manifestement, ne la prive pas de douceur à l'égard de son père, ni envers moi, d'ailleurs.

Tandis que je poursuis l'entretien, je remarque que Beethoven griffonne discrètement dans un cahier. De mon côté, je suis aux anges. L'échange glisse innocemment vers leur vie personnelle. Lily-Rose aide son père pour tout ce qui concerne les tâches administratives et la vie courante depuis le décès de sa mère dans un accident de moto quelques années plus tôt. Beethoven ne s'en est jamais remis. Depuis, il couve sa fille avec un *très léger* excès de zèle. Lily me confie par exemple que la dernière fois qu'elle a ramené un garçon à la maison, son père l'a menacé avec un couteau à cran d'arrêt alors que le pauvre gars n'essayait même pas de la draguer. Les deux jeunes ne faisaient que bosser un exposé pour la fac.

Gloups ! Va falloir la jouer futé si je ne veux pas finir au fond d'un caniveau. Tandis que Lily détaille les compétences figurant sur le CV de son père, je m'efforce à garder mon calme mais je peine à

ne pas la dévisager... Elle a de longs cheveux noirs, des yeux immenses, très sombres aussi, soulignés de noir, une bouche en cœur et surtout, surtout, deux fossettes au creux des joues. Je fonds. Le vieux nous regarde converser avec attention, sans émettre la moindre expression. Nous clôturons l'entretien et j'ai des étoiles plein les yeux.

Je les raccompagne jusqu'au hall d'entrée où nous retrouvons la bande de motards et leur triste mine. Je leur propose de boire un café dans la salle de pause réservée aux salariés, ce qu'ils acceptent avec plaisir. J'ai l'impression qu'ils sont touchés par cette petite attention.

— Ok, on a fini le premier entretien. J'ai vos CV et vos principales compétences en main. Ça ne sera pas facile, mais on va faire face ensemble à cette situation merdique.

— Merci, chef, me répond Loulou. Et pour nos crédits, comment on fait ?

— Je n'en sais rien, je ne suis pas banquier. En revanche, niveau boulot, faites-moi confiance, on va y arriver.

Ce coup-ci, toute la petite bande hoche la tête. Nous finissons de boire notre café et je les raccompagne vers la sortie. Je leur serre la main. Beethoven en profite pour me glisser un petit morceau de papier dans la paume de ma main, à la manière d'un dealer qui veut rester discret. Je regarde la petite troupe se diriger vers le parking de l'agence avec une pointe de tristesse. C'est sûr, ça ne va pas être une partie de plaisir de les recaser. Ils enfourchent leur bécane et je tombe amoureux une deuxième fois de Lily-Rose. Sa moto est rouge passion, avec une selle en cuir noir et des grosses pièces chromées brillantes. Les moteurs vrombissent à faire trembler les murs du bâtiment tandis que la bande démarre en trombe en direction de la sortie.

Je retrouve mes esprits et déplie le petit papier que Beethoven m'a confié. Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce charmant papa ne mâche pas ses mots. « *Touche ma fille, et t'es mort. Bisou.* » Trop tard, mon pote, ta fille m'a piqué en plein cœur. De toute manière, ma vie est bien trop pourrie pour que j'aie peur de la perdre.

À l'agence, les semaines s'écoulent à un rythme soutenu. Eh oui, donner son maximum pour caser des gens dans des entreprises dont la plupart a délocalisé il y a un bail à l'étranger, ça demande pas mal d'énergie, croyez-moi. Chaque soir, j'ai mon petit rituel : je m'enfile un pot complet de glace à la vanille et aux noix de pékans, je regarde un bon vieux film à l'eau de rose, je tire tranquillement sur mon berlingot tout en pleurant sous la douche, puis je file au lit.

Je me demande ce que Lily-Rose devient... Je ne l'ai jamais recroisée depuis le passage de la bande à l'agence. En même temps, je ne sors que pour me ravitailler en cochonneries sucrées, salées et bien grasses, ou pour aller bosser. Je me demande aussi si une fille qui a autant de chien pourrait tomber amoureuse de l'animateur flamboyant que j'étais avant que mon ex-petite amie ne me brise le cœur. J'avais beaucoup plus d'entrain avant cet événement, plus confiance en moi aussi. Bref, la vie continue. *Show must go on*, comme dirait l'un de mes moustachus préférés, avec Dalí et Super Mario.

Durant les jours qui suivent, je donne mon maximum pour réinsérer ma bande de motards. Dans un premier temps, je fais le tour des petites et moyennes entreprises du département. Malheureusement, je n'ai aucune touche. Ensuite, je me rencarde auprès de mes collègues des autres agences. Parfois, ils sont au courant des bons plans à venir... Mais pas sur ce coup. Eh mince ! Agacé de botter en touche aussi rapidement, je décide d'appeler directement plusieurs directeurs d'usines encore susceptibles d'embaucher du personnel. Ça ne mord toujours pas.

La tâche s'annonce très ardue. Et puis, soyons honnêtes, quel employeur à la ronde serait intéressé pour recruter une bande de cinquantenaires tatoués de la tête aux pieds ? On est dans une impasse, mais je ne baisserai pas les bras.

C'est vendredi soir et cela fait plus d'un mois maintenant que j'ai reçu mes motards en entretien. Je leur envoie un e-mail personnalisé chaque semaine pour leur demander de tenir bon et leur proposer les annonces qui paraissent coller à leur profil. Pour l'instant, on a zéro touche. Ça me préoccupe, bien sûr, mais là, tout de suite, je sautille sur mon lit comme un gosse. Je suis plus excité qu'un chat de gouttière dans une poissonnerie ! Lily-Rose, *ma* Lily-Rose, vient de m'envoyer un message : « *On sort au Gibus, ce soir, rdv 21 heures. Tu veux venir, Mister Pôle Emploi ?* » J'aurais voulu jouer le mec stylé, mais je me suis contenté d'un « *évidemment !* » à peu près trois secondes après la réception de son texto. Tant pis...

Le *Gibus* est un bar local situé dans le centre-ville. L'ambiance y est toujours bonne. On peut y boire une palanquée de bières en refaisant le monde ou profiter de son billard si on veut se dégourdir les jambes. La déco est simple, avec des couleurs chaleureuses. Des banquettes moelleuses en velours rouge côtoient des tabourets hauts en bois. Même quand c'est bondé, les patrons font toujours en sorte qu'on trouve un coin pour y poser ses fesses et boire un coup. J'adore ce lieu.

Ce soir, je sors le grand jeu. Perché sur mon lit en caleçon boxer, j'envoie la musique à fond sur ma télévision. *I Will Survive*, de Gloria Gaynor, et *We Are The Champions*, de Queen, m'accompagnent dans mes gesticulations. Il me faut bien quinze minutes pour redescendre de mon nuage et prendre en charge ma face pâle de dépressif. Une fois devant le miroir de ma salle de bains, le constat est sans appel. Je n'ai pas de truelle, pourtant on n'est pas loin du chantier de BTP. Mais où est donc passé le glorieux Florent du *Club Med* ? Allez, ressaisis-toi, chouchou.

Ok. Qu'a-t-on dans l'armoire pour se faire beau, ce soir ? Ah, une crème bonne mine laissée par mon ex. Une crème à la mangue. Non merci, je passe. Je la jette à la poubelle après l'avoir quand même goûtée par curiosité. Pour info, ces petits tubes sont vachement bons. Une douche brûlante, une goutte de mon parfum préféré au creux du cou et un repassage de chemise plus tard, me voici traversant le centre-ville de Laon en direction du bar.

Tout le monde l'a oublié, mais derrière notre cité se cache l'ancienne capitale de France. En 985, le bon roi Charles III, dit « le Simple », a officiellement fait de Laon la capitale du Royaume de France. Elle l'a été pendant presque un siècle. Dans tes dents, Paris ! Enfin, c'était il y a un bail et ça ne se voit plus vraiment aujourd'hui, sauf la partie fortifiée, construite en hauteur sur un plateau naturel. J'adore les gens qui vivent ici et la chouette ambiance. Avec ses vieilles pierres, son aspect médiéval, ses troquets et ses restaurants cosmopolites, le centre-ville ne manque pas de charme. On peut tout aussi bien y boire des chopines d'hydromel qu'y commander un kebab en rentrant de soirée.

À 21 heures, je me pointe devant le bar et croise Lily qui fume une cigarette sur le trottoir.

— Salut, Lily-Rose !

— Ah, t'es là. Cool. Entre, il fait un froid de canard, dehors.

Elle me claque une bise et les relents de son parfum et de la fumée de cigarette me filent illico une érection d'anthologie. La première depuis *a very long time*. À l'intérieur, comme je l'avais imaginé, le bar est bondé. Lily attrape ma main et me tire vers le fond de la salle, à la tablée des motards. À cet instant précis, j'aimerais disparaître avec elle sur une île déserte et lui faire douze enfants. Bon, je m'égare, là. Le regard de tueur en série à l'affût de Beethoven me ramène à la réalité. Sur la table en bois, les brocs de bières vides s'accumulent. Purée, quelle descente, ces motards ! Je n'aimerais pas avoir à la remonter à vélo ! La bande m'accueille chaleureusement et me baptise d'office Mister Pôle Emploi. J'aurai préféré Belmondo, mon surnom au *Club Med*, mais bon...

Nous passons une excellente soirée. Ces gens sont de formidables compagnons de beuverie. Malgré la température qui grimpe, ils ne mettent pas le bordel dans le bar. Ça joue aux cartes, ça piaille, même Beethoven a l'air de s'amuser. Au bout d'un moment, Fifi, le comique du trio, se lance dans une imitation super aboutie de notre président de la République : « Chères Françaises, chers Français, l'heure est grave. Ensemble, parce que c'est NOTRE PROJET, nous allons... » Perdu dans mes pensées, je n'écoute pas la suite. Fifi n'a pas besoin de parler fort, tout le bar est suspendu aux conneries délicieusement acides qui sortent de sa bouche. Il a une aura, une prestance incroyable. Bref, il a un vrai talent de comédien. Son

sketch dure moins de cinq minutes et file une pêche d'enfer à tous les clients du bar. Tandis qu'il multiplie les saluts à son public en délire, Lily profite du bazar ambiant pour me pincer le cul. Je rougis. Elle me répond par un clin d'œil. Je me sens complètement grisé. Par l'amour, mais certainement aussi par les trois pintes de bière blonde enquillées coup sur coup. Je passe une soirée extraordinaire... Nous quittons le bar à la fermeture. Riri, Fifi, Loulou, Dali, Pitbull, et même Beethoven, me serrent chaleureusement la main et me disent à bientôt. Lily-Rose m'embrasse sur la joue et file avec sa bande. Mais devrais-je dire *notre* bande, dorénavant ? Chacun retourne dans ses pénates à pied. Cool, j'avais peur qu'ils enfourchent leurs bécanes avec deux grammes d'alcool dans chaque œil. Je rentre chez moi en diagonale, me fais cuire un kilogramme de pâtes au beurre et file au lit, rond comme une queue de pelle.

Quelle soirée ! Je mets trois jours à m'en remettre et ce matin, j'arrive au travail avec la figure en vrac. Il me faut plusieurs cafés d'affilés pour émerger de ma matrice. Je dois être aussi frais que Mick Jagger après une semaine de beuverie d'anniversaire. Je traîne mes guêtres de la machine à café à mon bureau avec difficulté. Deux heures de présence sont nécessaires pour que je remarque l'affiche qui a été placardée sur le mur de la salle de pause. Elle présente en substance le « concours Pôle Emploi de l'été ». *What ?* Pôle Emploi organise un grand casting de comédiens pour monter une troupe et faire un tour de France. Une cagnotte confortable est prévue, qui couvrira les frais de fonctionnement et la mise en place de la tournée. Il me faut vingt-cinq minutes pour assimiler l'information. Je repasse ensuite au crible les CV de mes motards. Beethoven est un musicos extra, Dali a déjà travaillé en tant que chanteuse pendant les saisons d'été, et Fifi... Fifi nous a fait crever de rire vendredi dernier au *Gibus*.

BINGO !!!

J'ouvre mon application de gestion des e-mails et j'écris à mon petit groupe de bras cassés : « *Il faut qu'on se voie.* »